



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

28 | 2000

La "Lettre sur les aveugles"

---

### Introduction

Colas Duflo

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/500>

DOI : 10.4000/rde.500

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2000

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Colas Duflo, « Introduction », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 28 | 2000, mis en ligne le 15 décembre 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/500> ; DOI : 10.4000/rde.500

---

Propriété intellectuelle

## Introduction

A cette occasion, j'insérerai ici un Problème du savant M. *Molineux*, qui emploie si utilement son beau génie à l'avancement des Sciences. Le voici tel qu'il me l'a communiqué lui-même dans une Lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis quelques temps : *Supposez un Aveugle de naissance, qui soit présentement un homme fait, auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un Cube et un Globe, du même métal et à peu près de la même grosseur, en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le Cube et quel est le Globe. Supposez que le Cube et le Globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue. On demande si en les voyant sans les toucher, il pourrait les discerner, et dire quel est le Globe et quel est le Cube.*

Ainsi Locke présente-t-il dans l'*Essai sur l'entendement humain* (Liv. II, ch. IX, § 8) un problème qui, sous le nom de « problème de Molyneux », devient, en particulier à partir de la traduction de Coste en 1700, un passage obligé pour tout penseur prétendant s'occuper de la connaissance humaine. C'est à ce problème qu'est d'abord consacrée la *Lettre sur les aveugles*, ce petit texte anonyme que fait paraître un auteur de trente-six ans encore peu connu de ses contemporains, et qui lui donnera une célébrité peut-être pas préméditée en lui valant quelques mois d'emprisonnement à Vincennes. En 1749, Denis Diderot commence à peine la carrière des Lettres. Il a collaboré à la traduction de l'*Histoire de la Grèce* de Temple Stanyan et à celle du *Dictionnaire de Médecine* de Robert James. En 1745, il a traduit l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury, et commencé à faire œuvre propre dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* et les nombreuses notes qu'il ajoute au texte. Il a publié les *Pensées philosophiques* en 1746, et écrit sans les publier *De la suffisance de la religion naturelle* et la *Promenade du sceptique*. Il a enfin publié en 1748 un roman qui, pour être libertin, n'en est pas moins philosophique, les *Bijoux indiscrets*, ainsi que des *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*. Par ailleurs, mais c'est là un point essentiel, il est depuis 1746 occupé par la mise en œuvre du grand chantier de l'*Encyclopédie*.

La *Lettre sur les aveugles* prend pour point de départ un fait d'actualité : Réaumur fait abattre la cataracte d'une jeune aveugle-née. L'opération, en réalité, n'est pas nouvelle. Elle a été réussie en 1728 par Cheselden, et a été racontée par Voltaire dans les *Éléments de la philosophie de Newton*, dans une page que reprennent largement Condillac et Diderot, et qu'il convient de citer ici.

M. Chiselden, un de ces fameux chirurgiens, qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit, ayant imaginé qu'on pouvait donner la vue a un aveugle-né, en lui abaissant ce qu'on appelle des cataractes, qu'il soupçonnait formées dans ses yeux, presque au moment de sa naissance, il proposa l'opération. L'aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevait pas trop, que le sens de la vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire et à écrire, il n'eût point désiré de voir. Il vérifiait par cette indifférence qu'*il est impossible d'être malheureux par la privation des biens dont on n'a pas d'idée* : vérité bien importante. Quoiqu'il en soit, l'opération fut faite et réussit. Ce jeune homme d'environ quatorze ans vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que Locke et Barclay avaient si bien prévu. Il ne distingua de longtemps ni grandeur, ni situation, ni même figure. Un objet d'un pouce, mis devant son œil, et qui lui cachait une maison, lui paraissait aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyait, lui semblait d'abord être sur ses yeux, et les toucher comme les objets du tact touchent la peau. Il ne pouvait distinguer d'abord ce qu'il avait jugé rond à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avait jugé angulaire, ni discerner avec ses yeux, si ce que ses mains avaient senti être en haut ou en bas était en effet en haut ou en bas<sup>1</sup>.

Mais, comme le raconte le premier paragraphe de la *Lettre sur les aveugles*, Réaumur refuse que Diderot et sa correspondante assistent à l'expérience. Les premières phrases du texte organisent donc un début volontairement décevant à un double titre : à la question de Molyneux, on n'aura pas la réponse directe d'une expérience, d'une part parce qu'on ne peut pas assister à l'expérience là où elle se fait, et d'autre part parce que l'expérience, telle que la pratiquent Cheselden ou Réaumur, n'aurait en réalité apporté aucune réponse philosophiquement valable, pour des raisons qu'on ne dit pas encore. Du coup, ce début crée un effet de *suspense* en posant d'emblée deux questions qui ne trouveront leurs réponses qu'à la fin : quelle est la réponse de Diderot au problème de Molyneux ? et pourquoi le narrateur pense-t-il que l'expérience, à laquelle on ne peut assister, n'aurait pas donné de réponse satisfaisante ? Il faudra attendre jusqu'aux dernières pages pour le savoir.

1. Voltaire, *Éléments de la philosophie de Newton*, II, 7, in *The Completes Works Of Voltaire*, Oxford, 1992, vol. 15, pp. 319-320.

Entre temps, une succession d'apparents détours vont permettre la construction d'une solution au problème de Molyneux qui ne soit pas seulement sur le fait, mais aussi sur les enjeux généraux de la question. C'est là employer une technique romanesque comparable à celle mise en œuvre dans les *Bijoux indiscrets* : la question de la fidélité de Mirzoza est soulevée dès le début, la réponse immédiate en est d'abord refusée, et n'arrive qu'à la fin du livre. Mais du coup, tous les détours qui la précèdent, par la révélation de l'infidélité générale, ont mis en valeur cette fidélité même, qui prend un sens plus fort. Il s'agit bien ici de soutenir l'attention par une interrogation ouverte. Mais ce n'est pas le seul effet d'une telle pratique du détour. Car ce qui se met en œuvre dans la *Lettre*, c'est bien une démarche de substitution, à un double titre. D'une part, on remplace le spectacle divertissant de l'expérience, par le récit philosophique, qui doit en « tenir lieu », et qui se doit donc aussi d'être attrayant. D'autre part, on remplace l'expérience dont on est forcé de se passer par l'activité de philosopher sur le sujet : en un sens, c'est le texte philosophique qui devient la seule bonne expérience possible, puisque les conditions pour faire une bonne expérience ne peuvent être réunies. Mais, encore une fois, le principe qui fonde la légitimité d'une telle substitution n'est dévoilé que bien plus tard dans la *Lettre* :

On cherche à restituer la vue à des aveugles-nés ; mais si l'on y regardait de plus près, on trouverait, je crois, qu'il y a bien autant à profiter pour la philosophie en questionnant un aveugle de bon sens. On en apprendrait comment les choses se passent en lui ; on les comparerait avec la manière dont elles se passent en nous, et l'on tirerait peut-être de cette comparaison la solution des difficultés qui rendent la théorie de la vision et des sens si embarrassée et si incertaine ; mais je ne conçois pas, je l'avoue, ce que l'on espère d'un homme à qui l'on vient de faire une opération douloureuse sur un organe très délicat que le plus léger accident dérange, et qui trompe souvent ceux en qui il est sain et qui jouissent depuis longtemps de ses avantages. Pour moi, j'écouterai avec plus de satisfaction sur la théorie des sens un métaphysicien à qui les principes de la physique, les éléments des mathématiques et la conformation des parties seraient familiers, qu'un homme sans éducation et sans connaissances, à qui l'on a restitué la vue par l'opération de la cataracte (VER I 171, DPV IV 54).

Bref, tout ce trajet, pour le moins étonnant et littéralement déroutant, qui mène le lecteur de la *Lettre* du problème énoncé d'emblée à sa solution tardive, signifie en premier lieu que Diderot se souvient qu'avant d'être l'objet d'expériences publiques distrayantes dont l'organisateur invite quelques privilégiés sans conséquence, la question de Molyneux est d'abord philosophique. C'est en tant que telle qu'elle intéresse Locke, Berkeley, Condillac... Et c'est comme telle que Diderot entend la traiter, même si c'est à sa façon bien particulière d'accommoder l'exercice philosophique.

Comprendre la *Lettre sur les aveugles* suppose donc dans un premier temps de pouvoir situer Diderot par rapport aux différentes réponses que ces philosophes, que Diderot connaît, ont pu donner au problème de Molyneux. C'est ce que fait ici l'article de Marc Parmentier. Mais l'héritage philosophique de Diderot, ce n'est pas seulement Locke et ceux qui le suivent, c'est aussi, en amont, Descartes. Véronique Le Ru, à partir d'une figure empruntée à la *Dioptrique* et de ses transformations chez Berkeley puis Diderot, en interprète la portée, tandis qu'André Charrak montre comment c'est à la lumière de ce dialogue avec Descartes qu'on doit interpréter l'articulation de la géométrie et de la métaphysique mentionnée dans la *Lettre*.

Le problème de Molyneux, tel que l'interprète Diderot, est, comme on l'a vu, un problème de théorie de la connaissance. En dernière instance, c'est bien à *l'usage de ceux qui voient* que l'on s'intéresse aux aveugles. Il s'agit de comprendre comment les choses se passent en nous. Il faut savoir ce qu'est sentir. Savoir, entre autres, s'il y a un sens fondamental, question partagée par les contemporains de Diderot, dont Michèle Crampe-Casnabet se saisit ici. Savoir, aussi, si les sens s'éduquent et comment ils s'éduquent : la vue a-t-elle besoin de l'expérience du toucher par exemple, auquel cas ceux qui répondent par la négative au problème de Molyneux auraient raison, ou peut-elle s'éduquer seule ? C'est ainsi à la question de l'éducation des sens qu'est consacré l'article de Sophie Audidière.

On dira que si Diderot s'était contenté de s'occuper du problème de Molyneux, le lieutenant général Berryer n'aurait peut-être pas reçu l'ordre de « faire mettre à Vincennes le sieur Diderot, auteur du *Livre de l'aveugle* ». Il est vrai que dans tous ses détours, le texte s'autorise quelques virages dangereux, dans les conditions de publication du temps. L'allusion à une matière qui pourrait penser ou l'écho donné par la bouche fictive d'un aveugle mourant à une vision fort lucrétienne de la génération du monde, n'ont pas peu contribué à l'odeur de fagot qui entoure la *Lettre*. Mais comment évaluer la place du matérialisme dans un tel texte ? La question ne peut se régler si facilement, et l'on verra ici que, sur ce problème, les articles d'Annie Ibrahim et de Jean-Claude Bourdin, pour être complémentaires, n'en sont pas moins divergents. Raison de plus pour commenter le dialogue de Saunderson et de Holmes, et essayer de comprendre ce que signifie un détour aussi hors sujet entre le problème de Molyneux et sa solution, ce que tente l'article de Colas Duflo<sup>2</sup>. Au reste il aurait été bien dommage de masquer ces désaccords dans un consensus

2. A propos de la *Lettre sur les aveugles*, dans la même revue, il convient de signaler l'article de Gerhardt Stenger, « La théorie de la connaissance dans la *Lettre sur les aveugles* », R.D.E n° 26, avril 1999, pp. 99-111.

dogmatique artificiel, à propos de l'interprétation d'un texte d'un auteur qui, à l'instar de Montaigne, a toujours affirmé que rien n'était si dissemblable à lui que lui-même.

Colas DUFLO

*Université de Picardie Jules Verne*

